

ALEXANDRE A. STURDZA

LES
FACETTES

Mes vers sont des tombeaux tout brodés de sculptures.

Th. Gautier



BUCAREST

IG. HAIMANN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

102, CALEA VICTORIEI, 102

1891.

Les Facettes

1886—1890

Du même auteur

pour paraître

ELZA, roman.

UNE MÉPRISE, comédie.

POÈMES ROUMAINS, traductions, imitations et originaux.

Exemplaire n° Sept

ALEXANDRE A. STURDZA

LES
FACETTES

Mes vers sont des tombeaux tout brodés de sculptures.

Th. Gautier



BUCAREST
IG. HAIMANN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
102, CALEA VICTORIEI, 102
1891.

DÉBRIS D'AMOURS



PANTOUM

À GEORGES MALCOCI

*Ceux dont l'amour brûle les os
Doivent venir ici : la brise,
Humide du baiser des eaux,
Exhale un parfum qui me grise*

Calidâsa (Sacountala)

AU bord du torrent qui ruisselle,
Je veux baiser ton œil brûlant ;
Berce ton hamac qui chancelle,
Dors, la tête sur ton bras blanc !

Je veux baiser ton œil brûlant,
Sous les longs frissons du feuillage ;
Dors, la tête sur ton bras blanc,
Aux chants des oiseaux du treillage !

Sous les longs frissons du feuillage
Ta beauté n'a rien de pareil ;
Aux chants des oiseaux du treillage,
Endors-toi d'un profond sommeil !

Ta beauté n'a rien de pareil :
Hors du hamac ton pied se penche ;
Endors-toi d'un profond sommeil,
Qu'un rêve heureux sur toi s'épanche !

Hors du hamac ton pied se penche ;
Soulève-toi, beau sein charmant !
Qu'un rêve heureux sur toi s'épanche,
Songe aux baisers de ton amant.

Soulève-toi, beau sein charmant !...
Ta taille est houleuse et sereine ;
Songe aux baisers de ton amant,
Toi ma maîtresse, toi ma reine ;

Ta taille est houleuse et sereine,
Ton regard me rend amoureux ;
Toi ma maîtresse, toi ma reine,
Quand je te vois je suis heureux.

Ton regard me rend amoureux,
Ta voix est superbe et profonde ;
Quand je te vois je suis heureux,
Tu me fais délaisser le monde.

Ta voix est superbe et profonde,
Ton chant d'amour est pur et frais ;
Tu me fais délaisser le monde.
Nous ne nous oublierons jamais.

Ton chant d'amour est pur et frais ;
Tu captives sans violence.
Nous ne nous oublierons jamais,
Nous nous aimons dans le silence.

Tu captives sans violence ;
A ton poignet luit l'anneau d'or.
Nous nous aimons dans le silence ;
Ton noble cœur est un trésor.

A ton poignet luit l'anneau d'or ;
J'aime ta lèvre incarnadine.
Ton noble cœur est un trésor ;
Ta grâce est charmante et badine.

J'aime ta lèvre incarnadine ;
Ta bouche est pleine de langueur ;
Ta grâce est charmante et badine ;
De mes yeux ton charme est vainqueur.

Ta bouche est pleine de langueur,
L'odeur de tes cheveux parfume.
De mes yeux ton charme est vainqueur,
A tes regards mon cœur s'allume !

L'odeur de tes cheveux parfume,
Ta lèvre est folle de désir ;
A tes regards mon cœur s'allume,
Tout mon corps frémit de plaisir.

Ta lèvre est folle de désir,
Ton baiser est plein de caresse.
Tout mon corps frémit de plaisir,
Je goutte une profonde ivresse.

Ton baiser est plein de caresse,
Ton teint a la couleur des lys ;
Je goutte une profonde ivresse ;
A ta voix je tremble et pâlis !

Ton teint a la couleur des lys,
Tes seins sont frais, tes seins sont roses;
A ta voix je tremble et pâlis :
Tu me dis de si douces choses !

Tes seins sont frais, tes seins sont roses;
Mets sur mes lèvres un baiser !
Tu me dis de si douces choses,
Tu me permets de tout oser.

Mets sur mes lèvres un baiser
Plein de saveur, ma jouvencelle !
Tu me permets de tout oser,
Au bord du torrent qui ruisselle !

1886.





CHANSON MARINE

À mettre en musique

À R. PETERS

LA lune brille au firmament,
Viens dans mes bras, ô mon amant !
A l'horizon tout bruit s'efface,
Le rivage est silencieux,
Et le vent seul, mystérieux,
Circule, et plane dans l'espace ;
Viens sur mon sein délicieux !

— Non, ô sirène enchanteresse,
Car je mourrai de cette ivresse ;
De tes baisers je ne veux pas,
J'ai peur des horribles supplices
Que tu mêles à tes délices ;
Je crains les perfides appas
Du parfum de tes cheveux lisses.

— Beau matelot, entends ma voix,
Ne résistes pas à mon choix !
Je te roulerai sur les ondes,
Te berceraï jusqu'au matin
Sur ma poitrine de satin ;
Je ferai de mes tresses blondes
Un moelleux berceau libertin !

— Toi qui me parles, monstre ou femme,
Oh ! dis-moi quelle est cette flamme
Dont tout mon corps est embrasé !
Ah ! sur mes yeux s'étend un voile,
Et dans le lointain se dévoile
Un large ciel tout irisé,
Où tu brilles comme une étoile !

— Le vent me prête ses clameurs,
L'océan y joint ses rumeurs,
Et ma voix qui domine roule
En accents pleins de nonchaloir ;
Et tu te penches pour me voir !
Ah ! ah ! dans mes bras je t'enroule,
Ah ! ah ! et tu meurs sans espoir !

— Dans le lointain j'entends les râles
De matelots hagards et pâles !
Mes yeux s'emplissent de clartés.
Oui ! je suis à toi, je succombe !
O sirène, un baiser ! je tombe !
Ah ! ah ! quelles félicités !
Ah ! ah ! que ton sein soit ma tombe !

— Au clair de lune, ô mon amant,
Je te berceraï doucement,
Je te roulerai sur les ondes !
— Ah ! berce-moi jusqu'au matin
Sur ta poitrine de satin ;
Et fais-moi de tes tresses blondes,
Sirène, un berceau libertin !

x886.





SONNET

À UNE INCONNUE

Umana cosa picciol tempo dura.

Leopardi.

QUAND tu ne seras plus, lorsque l'oubli des choses
T'envahira soudain, comme l'ombre du soir
Envahit les vallons; quand ton corps ira choir
Dans le creuset fécond et les métamorphoses;

Les jours où nous causions à lèvres demi-closes
Sur les ailes du temps auront fui sans espoir,
Et ton teint délicat qu'illumine un œil noir
Aura perdu l'éclat des lys blancs et des roses.

A la coupe d'amour tu n'auras pas puisé;
Tu mourras dans ta fleur, sans avoir apaisé
Le désir qui te parle aujourd'hui de caresses;

Tes longs et doux projets, fruits d'un rêve charmant,
Auront été déçus en leurrant tes tendresses:
Tout bonheur ici-bas ne dure qu'un moment.

1886.





DIZAIN

À M-me Ag. S.

VOUS souvient-il qu'un soir sous vos dix doigts habiles
Vous fîtes résonner votre beau clavecin ?
Remplissant le salon, de ses touches mobiles,
Lugubre, s'exhalait la Marche de Chopin.
Vous disiez la douleur de ce noble génie,
Les sanglots déchirants, la funèbre harmonie
Des souvenirs amers et des cuisants regrets.
Eperdu, torturé, je fis alors, madame,
Un sonnet douloureux tout rempli de mon âme
Et j'y mis ma souffrance et mes chagrins secrets.

1886.





SAISONS

Dizains

A CHARLES M. KORNÉ

NIVÔSE

PENDANT le sombre et froid hiver
Vous aimiez, coquette parure,
Tout parfumé de vétyver,
Un ample manteau de fourrure.
Douce amie, chère à mon âme,
Dans vos yeux luisait une flamme,
Quand avec un regard lutin
Pétillant d'esprit, de malice,
Sous la toque d'hermine lisse,
Vous sourriez d'un air mutin.

FLORÉAL

Du beau printemps la douce haleine
Semble apporter de la gaité ;
De senteurs la nature est pleine,
Tout parle amour et liberté.
Votre bouche tendre et câline
Est plus fraîche que l'aubépine

Eclore en un matin de mai ;
Et l'on entend, chère à l'oreille,
Au chant du rosignol pareille,
Votre voix douce au timbre aimé.

MESSIDOR

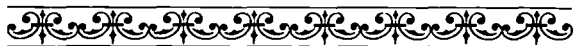
Du sein des épis pleins d'arome
L'été folâtre prend l'essor ;
La chaleur va de dôme en dôme
Dans la forêt, en messidor.
Aucune brise dans l'espace ;
Dormez, voluptueuse et lasse,
Sous votre col joignant vos mains,
Fermez vos paupières mi closes ;
Rêvez au sussure des roses,
A l'air embaumé de jasmîns !

BRUMAIRE

Mais quand viendra le rouge automne,
Avec un ciel noir et brumeux,
Le vent soufflera monotone
Par la rue et les toits fumeux.
Près de la vaste cheminée
Où bruit la flamme hérissonnée,
Asseyez-vous dans un fauteuil ;
Alors au milieu du silence,
Rappelez-vous ma confiance,
Aux souvenirs faites accueil.

1887.





SIZAIN

À M. J.

COMME d'un fin collier aux perles immortelles,
De ta bouche divine au sourire discret,
Plus brillant que l'émail incrusté d'un coffret,
Plus vit qu'un vol léger et fuyant d'étincelles,
Le mot d'esprit, mordant et battant des ailes,
Prend l'essor, pointe exquise et sarcastique attrait.

1887.





IMPROMPTU DE BAL

A un masque

QUE parlez-vous de cheveux blancs
Et de ride prématurée ?
Je vois ta coiffure poudrée,
Je vois que tes yeux sont troublants.

Pourquoi parlez vous de vieillesse
Et dites-vous vos doigts tremblants ?
Je sens plutôt qu'ils sont brûlants
De la fièvre de la jeunesse.

Quand tes bras sont plus nonchalants,
Dis, pourquoi donc cette amertume ?
Le feu de l'amour vous consume ;
Que parlez-vous de cheveux blancs ?

1887.





VALSE

À ERCOLE CARINI

L'ARCHET tremblant
Frémit, balance,
Et puis commence
Un mode lent,
Un air brûlant
Plein d'indolence,
Molle cadence,
Rythme troublant.

C'est dans la plaine
Un feu qui luit,
Et dans la nuit,
Comme une haleine
Qui souffle à peine
Par peur du bruit,
Un son qui traîne
Et toujours fuit.

Mais la voix chante :
«Fuyons, fuyons,
«En tourbillons!»
La valse lente

Alors la tente,
 «Fuyons, fuyons,
 «O ma charmante,
 «En deux rayons!»

Des mots, des mots
 Pleins de caresse,
 Et de long flots
 De douce ivresse
 Et de tendresse,
 Des mots, des mots
 Pleins de détresse
 Et de sanglots.

— Sous mon étreinte
 Sois sans effroi!
 — Je suis à toi!
 Mais l'heure tinte
 Au noir beffroi.
 — Sois donc sans crainte;
 Tu es à moi
 Sous mon étreinte!

1887.





RÊVES MORTS

À BARBO GANESCO

I

R IEN ne vient apaiser la soif qui me torture
Et rien ne peut calmer mes désirs éperdus,
Et je me sens tout seul dans l'immense nature!

Je ne reverrai plus les paradis perdus,
L'espérance en chantant ne bat plus de ses ailes,
C'est en vain que j'attends les biens qui me sont dus.

Autour de moi la nuit et ses brumes mortelles,
Et le ciel terne et lourd et le froid de l'hiver ;
Et la haine assombrit l'éclat de mes prunelles.

L'illusion s'enfuit avec un rire amer,
Et le doute brûlant dans mon âme en ruines
Me blesse fibre à fibré et filtre dans ma chair.

Car, ô Femmes, espoirs de tant d'heures divines,
O rayons passagers qui sembliez sans fin,
Vous avez bu la sève et tranché les racines,

Et vous avez passé du soir jusqu'au matin!

II

Comprimant ma douleur, séchant mes larmes vaines,
Je veux oublier tout, les outrages soufferts
Et le pressentiment des angoisses prochaines.

Avec un grand effort et secouant mes fers,
J'ai vaincu ma fureur d'amour intarissable :
La haine m'excitait à venger mes revers

Je voulais dépasser la borne infranchissable
De l'horizon mouvant des longues voluptés,
Sans penser à la loi du monde périssable.

Mon désir abondait autour de vos beautés,
Femmes, monstres charmants, ô chimères sans nombre,
Pendant l'écroulement des rêves emportés.

Mon coeur est maintenant enseveli dans l'ombre
Où rien ne vibre plus, où tout est aboli.
D'avoir trop aimé, meurs, âme morne, âme sombre,

Dans l'éternelle paix où l'on trouve l'oubli !

1888.





LE COFFRET

À DÉMÈTRE STANESCO

*. . . Nessun maggior dolore
Che ricordarsi dal tempo felice
Nella miseria; . . .*

Dante.

A l'abri près du feu qui fume,
J'ouvre mon coffret précieux.
Un arôme en sort et parfume.
Alors le souvenir s'allume
Des jours lointains, délicieux.

J'en tire d'une main tremblante
Des feuilles de papier jauni,
Lettres où son âme dolente
Parlait d'une voix douce et lente
D'un amour à jamais fini.

Mais dans la boîte désolée
Je vois des rubans et des fleurs.
Trésors de mon âme esseulée,
Que ma main lui ravit, troublée,
Et que je couvre de mes pleurs.

Sur le satin je trouve encore
Dans un médaillon son portrait ;
Son œil est plus doux que l'aurore,
Mais mon baiser le décolore ;
Mon cœur est plein d'amer regret.

Je jette ensuite dans la flamme
Les souvenirs de mon tourment.
Il me reste ton nom, ô femme !
Un noir chagrin me ronge l'âme,
A jamais, éternellement.

1888.





MÉPRIS

À M. J.

*T'is better to have loved and lost
Than never to have loved at all.*

Tennyson.

J'AI mis ma tête brûlante
Dans les flots lourds de tes cheveux,
Tandis que d'une voix lente
Tu me murmurais des aveux.

J'ai couvert de baisers de flamme
Ta bouche qui devait mentir ;
Dans mes yeux tu voyais mon âme
Que tu disais si bien sentir.

Pendant de longues nuits d'ivresses
Et d'amour, nous avons pleuré ;
Où sont maintenant tes caresses
Et ton vain serment parjuré ?

Mais quoique l'amour me dévore
Le coeur de ses griffes d'acier,
Je ne me plains pas, ni n'implore :
Le silence est mon bouclier.

J'ai mis un masque à ma nature
Ainsi que l'orgueil à mon front,
Car le mépris dans la torture
Est beaucoup plus fort que l'affront.

1888.





~

À CHARLES M. KORNÉ

A quoi sert l'union des corps
Si rien n'émeut l'âme isolée,
Quand au sein des plus doux transports
La flamme brûle désolée ?

Quand le baiser le plus ardent
Semble à jamais sceller les lèvres,
Pourquoi la volupté des fièvres,
Si le coeur est indifférent ?

L'homme veut ajouter encore
Au plaisir mensonger des sens,
L'amour, ruse que l'âme implore
Pour cacher les désirs pressants.

1889.





GUITARE

*Que sur vos faces de gavaches
J'écrive des croix au couteau.*

Th. Gautier.

L A nuit propice étend son voile sombre
Sur le ciel noir ;
Je suis seul à veiller ici dans l'ombre
Depuis le soir ;
Gardien fidèle, je suis de la fête,
Aussi, dès lors... —
Tu ne te doutes pas que la tempête
Gronde au dehors !

Vous venez enlacés à la fenêtre
Vous accouder ;
Si vous pouviez dans l'ombre me connaître,
Me regarder,
Dans vos âmes quelle terreur secrète,
Mes doux trésors... —
Tu ne te doutes pas que la tempête
Gronde au dehors !

J'entends parfois de la chanson qu'il braille
L'affreux refrain ;
Dans sa pose de matamore il raille
Avec dédain,

Ce que vous croyez être ma défaite,
Vous êtes forts!... —
Tu ne te doutes pas que la tempête
Gronde au dehors!

Mais jouissez des biens que l'heure envoie,
Jusqu'à demain !
Le bruit de vos longs baisers pleins de joie
N'est pas en vain ;
Car je saurai, sinistre trouble fête,
Régler vos sorts... —
Tu ne te doutes pas que la tempête
Gronde au dehors!

Je suis venu me planter à ta porte
Jusqu'au matin ;
Je vais attendre que ton amant sorte
De ton festin,
Repu d'amour, ivre, branlant la tête,
Bravant les morts... —
Tu ne te doutes pas que la tempête
Gronde au dehors!

Je lui mettrai ma lame, ô ma colombe,
En souvenir,
Jusqu'à la garde au coeur, et dans la tombe,
Pour l'avenir,
Je l'enverrai cuver l'amour honnête
Et ses remords... —
Tu ne te doutes pas que la tempête
Gronde au dehors!





SI VOUS SAVIEZ

Romance sentimentale

SI vous saviez ce qu'un sourire,
Un seul regard plus langoureux,
Peuvent, Madame, avoir d'empire
Sur un pauvre sire amoureux !

Si vous saviez ce que peut faire
Un mot qui ne soit pas moqueur
De vous, Madame, au triste hère
Qui met à vos genoux son coeur !

Si vous saviez que votre lèvre,
D'un baiser plein de feu discret,
Peut calmer un instant la fièvre
Dont mon âme brûle en secret !

Vous le savez, sans rien en dire
Et vous préférez le dédain ;
Ah ! prenez garde de trop rire,
Vous pourriez bien pleurer demain !





L'IMPASSIBLE

A H. B.

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre!
Baudelaire.

TON visage est masqué de froide indifférence
Et ta lèvre a le pli du sourire agresseur ;
Tu prétends distiller la perfide noirceur
Du venin dans tes yeux brillants de transparence.

Mais on voit tressaillir sous la vaine apparence
Du marbre qui revêt ton front blanc d'oppresseur
Un désir parfumé d'une vague douceur
Qui te fait oublier ta royale assurance.

Cache bien au regard soupçonneux de l'amant,
D'un dédain de parade et d'un altier manège
La cause véritable et ton secret tourment ;

Garde-toi de ternir l'incomparable neige
De ton masque, du sang de ton cœur déchiré,
Et meurs, sans avouer ton amour torturé !

1889.





CHANSON FUNÈBRE

À E. J.

SI vous voulez que ma paupière
Dorme de l'éternel sommeil,
Gardez-vous bien après ma bière
De me suivre triste au soleil.

Si vous voulez que dans la tombe
J'aie la paix dans mon cercueil,
Que la terre sur moi retombe,
Sans les pleurs de votre faux deuil.

Si vous voulez que longanime
Je me repose enseveli,
Que mon nom soit le synonyme
De l'amertume et de l'oubli.

Si vous voulez que la nuit noire
Du néant me garde toujours,
Ah ! que jamais votre mémoire
Ne se rappelle mes amours.

1890.





SIZAIN

À E. J.

Fausse comme l'eau.
Shakespeare

TA bouche, un nid peuplé, murmurant de chansons,
Tes yeux, la profondeur d'un océan limpide,
Et tes dents, la blancheur d'un ivoire splendide;
Tes cheveux, l'or ardent, onduleux des moissons,
Ton front, la pureté d'un marbre sans frissons,
Mais ton cœur est de glace et ton âme est perfide.

1890.





AMOURS

À ELLE...

*For there my soul this hour has breathed
An air inviolate.*

Dante Gabriel Rosetti.

INNOMBRABLES amours, fruits qui jonchez la terre,
Transports impétueux déchaînés par les sens,
Flammes, baisers, ardeurs, délires incessants,
Inextinguible soif d'orgie et de mystère,

Poison fascinateur, breuvage dévorant
Qui nous donne à la fois la joie et l'amertume,
Ton idéal funeste et menteur nous consume
Et ne laisse après lui qu'un vide torturant;

Premier rêve embaumant le printemps de la vie,
Saveur inéluctable, odorante liqueur,
Espoir qui va chantant, désir qui balbutie,

Inexprimable amour qui parfume le cœur,
Ton souvenir me reste, unique, intarissable:
Mon âme gardera ta fleur impérissable.

1890.





SENSATIONS D'ATELIER



LES LÈVRES

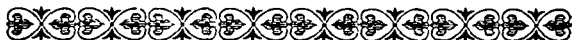
Dizain

A WILLIAM BOXSHALL.

LES lèvres d'une femme ont la couleur des roses
Ainsi que la saveur d'un doux fruit parfumé;
Elles disent parfois d'inoubliables choses,
Elles sont le calice ardent et aromé
Où l'on boit les baisers et les longues ivresses.
Quelquefois, au milieu des suaves caresses,
La bouche humide et folle absorbe avec l'amour
Le poison de la mort ou l'oubli de la vie.
Pour un baiser de plus à l'âme inassouvie,
Qu'importe que l'on meure avant la fin d'un jour!

1888.





JAPONERIE

À JUAN ALPAR

JE rêve d'un logis aux persiennes bien closes
Et aux murs de bambous tressés en fines lattes,
Où, parmi les divans ■ et la fraîcheur des nattes
Que tâche çà et là le sang pourpre des roses,

Et les meubles de laquè et les bronzes moroses,
Demi-nue et couvrant de ses mains délicates
D'une étoffe de soie aux bandes écarlates
Son corps où la chaleur a mis des reflets roses,

Une ante aux yeux doux allongés d'antimoine,
Le chignon traversé d'une fleur de pivoine
Et d'une épingle d'or dont la flèche est de perle,

Me baise de sa bouche aux dents éblouissantes,
Tandis que de son sein un lourd collier déferle
Et s'en va caresser ses hanches languissantes.

1889.





LES YEUX

À MR. EUGÈNE VOÏNESCO

QUE vous soyez rêveurs, plaintifs, ou sans mercis,
Ou rayonnants d'amour ou désireux de fraude,
Que vous soyez d'azur, de jais ou d'émeraude,
Ou de sombre améthyste ou d'un gris indécis ;

Que vous soyez joyeux ou pleins d'amers soucis,
Je vous adore ô yeux dont la lueur est chaude,
Clairs yeux de femme autour desquels le désir rôde
Et qui versez l'oubli sous l'ombre de vos cils.

Je vous aime ô regards aux muettes tendresses
Dont l'étrange reflet, magnétique et troublant,
Nous enveloppe ainsi que de longues caresses !

Lumineux paradis où rit l'aveu tremblant,
Miroirs mystérieux des voluptés intimes,
Qui connaîtra jamais le fond de vos abîmes

1889.





QUIÈTUDE

À ALEXANDRE GR. LAHOVARY

DE sourds tapis de Perse aux somptueux dessins
Mêlant leur pourpre sombre au gris des panoplies;
Des Dianes de bronze aux formes accomplies
Dédaignant la douceur profonde des coussins;

Des tableaux hollandais et des vases fragiles;
D'anciens meubles de chêne aux dossiers blasonnés,
Et des stylets d'acier aux manches fleuronsnés;
De vieux livres poudreux et de lourds Evangiles

En suaire de moire ou bien de maroquin:
Du vitrail héraldique où le brun lambrequin
Protège un champ d'azur à l'aigle bicéphale

Descend une lueur bleuâtre au sein des plis
Faits d'ombre et de repos, de silence et d'oublis
Des portières cachant l'aurore triomphale.

1889.





TRÈS VIEUX PORTRAITS

À GEORGES MIRBA

J'AIME les vieux portraits abimés par le temps,
Portraits jaunis dans l'or poudreux d'un cadre ovale,
Dont les regards brûlants ont des reflets d'opale
Et la lèvre un sourire étrange de cent ans.

O les charmants profils pleins de mélancolie
De femmes souriant à leurs galants défunts
Et tenant dans la main des bouquets sans parfums;
Marquises dont la joue est maintenant pâlie,

Que l'ardents souvenirs dormant dans vos cheveux,
Que de trouble a caché leur poudre et que d'aveux!
Mais vous gardez encor vos grâces surannées,

Votre mouche assassine et vos brillants atours,
Et je veux convier aux mystiques amours
Les posthumes splendeurs de vos beautés fanées.

1889.





LES CHEVEUX

À GEORGES MIREA

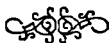
CHEVEUX blonds et soyeux, cheveux noirs, dont les houles
Preignent l'immensité transparente des mers,
Cheveux roux dont l'or fauve aux rayonnants éclairs
Aveugle les amants et fascine les foules,

Cheveux châains et doux, aux multiples parfums,
Allumant l'incarnat des lèvres taciturnes,
O témoins caressants des voluptés nocturnes,
Gardez le souvenir des chers baisers dé unts.

Tresses, flottants berceaux, forêts aromatiques,
Lourds océans peuplés de rêves extatiques,
Vous bercez la douleur sur vos lits somptueux ;

Le cœur peut s'enivrer de vos puissants aromes,
Cheveux, flots ondoyants, inéluctables baumes
Qui nous versez le rêve en vos plis sinueux.

1890.





LES SEINS

A ALEXANDRE G. FLORESCO.

BOUTONS de roses
Frondeurs,
Rondeurs
A peine écloses,

Voluptés closes,
Tiédeurs,
Odeurs
De mille choses,

Les seins,
Coussins,
Chaudes mamelles

Au pur contour,
Sont fleurs jumellés
Où dort l'amour!

1890.





MINIATURES

À MARIE GEORGES STURDZA

JE connais des feuillets richement illustrés
De très-vieux parchemin orné d'enluminures
Et d'arabesques d'or courant sur les rainures
Et de fins entrelacs et de fleurons lustrés ;

On y voit l'onciale et d'exquises gothiques
Plaquer leurs tons divers, colorés ou dolents :
Ce sont en vers latins des psaumes consolants,
La Légende dorée ou des voix de cantiques,

Et des lions devisés par les fers des vitraux,
Ailleurs, de chevaliers les longues cavalcades,
Ou des moines pensifs marchant sous les arcades ;

Mais il est une page où, parmi les émaux,
On voit l'Enfant Jésus aux bras d'une Madone
Joindre ses blanches mains et dire : Je pardonne !

1890.



FUSAINS ET EAUX-FORTES



EFFETS DE LUNE

À GEORGES A. BALÇ

Per amica silentia lunae.

Virgile.

SUR la plaine la lune émerge,
Loin, au bord de l'horizon clair
La rivière à la haute berge
Au-dessus de la forêt vierge
Fait monter des vapeurs dans l'air.

Une lumière fantastique,
Fait de d'atomes vaporeux,
Cendre d'un cercle sabbatique,
On dirait un nimbe mystique,
L'astre borgne aux airs langoureux.

La douce et timide antilope
Boit à l'abri de la forêt
Dont l'ombre épaisse l'enveloppe ;
Dans les taillis se développe
Un rayon de lune indiscret.

Plus bas la cataracte écume
Et larmoie en bruyants sanglots,
Passant au travers de la brume,
La flamme lunatique allume
Le rauque grondement des flots.

Au loin, dans le désert immense,
Par delà les massifs touffus,
Hurle une panthère en démente;
Un gai rayon de lune danse
Sur sa robe, en reflets diffus.

Parfois, mêlant sa note brève
Au fracas du libre torrent,
Une sourde rumeur s'élève,
Troublant le sommeil ou le rêve
Des fauves, au bois odorant.

1886.





AUTOMNE

À CHARLES CAVIN

Blow, blow, winter's wind

Shakespeare

*Around in sympathetic mirth
Its tricks the kitten tries;
The cricket chirrup in the heart,
The crackling faggot flies.*

Oliver Goldsmith.

A DIEU les clairs de lune,
Au sein de la nuit brune
Les longs aveux troublants;
Adieu la mélopée,
La chanson envolée
Des lèvres des galants.

Adieu les courses folles
Sur les pelouses molles;
Les gazons sont noircis.

Dans les bois geint la brise
Dont la rauque voix brise
Les grands troncs endurcis.

Plus de jeux sur les mousses,
Dans les bruyères roussees
Plus de rêve amoureux,
Le vieux saule qui penche
Sur l'eau verte sa branche
Semble bien malheureux.

Un ciel brumeux d'automne
Et le vent monotone
Ont beaucoup fraîchi l'air ;
Plus de soleil de flamme
Qui réjouisse l'âme
D'un rayon doux et clair.

Au dehors l'eau se glace ;
Il faut bien prendre place
Au foyer rougeoyant ;
Dans la chambre scintille
La bûche, qui pétille
D'un reflet chatoyant.

Tandis que le feu danse,
Au milieu du silence
On se donne un baiser ;
Tandis que le vent roule
Avec un bruit de foule,
Il est doux de causer.

Un bon ami fidèle
Par la pluie et la grêle
Vient et reste très tard ;
Et la théière chante,
L'on rit et l'on plaisante,
Jasant de vers et d'art.

1886.





VIEUX TEMPS

À JOHN PITTS

The good old time.

J'AIME les vieux manoirs
Aux vitres exigües,
Les vieux châteaux tout noirs
Aux tourelles aiguës,

Les donjons délabrés
Et leurs immenses salles,
Au milieu des forêts
Leurs arches colossales,

La cigogne aux pieds blancs
Effleurant de ses ailes
Les ponts-levis tremblants,
Les girouettes frêles,

Les portails blasonnés,
Les ogives fantasques,
Les monstres fleuronsnés,
Les guivres, les tarasques,

Quand gémissent les vents,
Les corridors énormes,
Les cloîtres, les couvents
Dans les bois de vieux ormes;

Et j'aime sur la tour
La blanche châtelaine
Écoutant alentour,
Retenant son haleine,

Si le bruit d'un cheval
Sur le pavé résonne :
Voilà le sénéchal
Qui sourit et chantonne.

1887.





LES MIGRATIONS

A M. VICTOR BILLAUD

SUR les sables brûlants des rivages antiques,
La caravane, au loin, s'étale sous les cieux;
Et les fiers Aryas, durs et silencieux,
Cheminent à pas lents vers les mers prophétiques;

Germaines aux cheveux longs et peuplades keltiques,
Gaëls, Goths et Kymris, Latins sentencieux,
Tous vont, dressant dans l'air vibrant et spacieux
La mâle majesté de leurs corps athlétiques.

Ivres de l'inconnu, cherchant la liberté,
Drapés dans leur puissante audace et leur fierté,
Ignorant le danger, la mort, le temps vorace,

Peuples remplis d'espoir, dont le bruit va grondant,
Toujours insoucians des destins de leur race,
Ils courent vers les cieux muets de l'Occident.

1887.





FEMME ET FAUVE

KALÉIDOSCOPE

A U pied des rocs battus des vents
S'étend au loin, dans la nuit morne,
La grande mer aux flots mouvants ;
Et dans l'immensité sans borne
Soulevant son dos écumeux,
Elle roule ses yeux voraces
Par delà l'horizon brumeux,
Par delà les grands blocs de glaces.

Vers le sud au ciel éclatant
Où le soleil darde ses flèches,
Le flot fuit, rapide, haletant,
Les bords ourlés d'écumes fraîches.
Au pays des longs tamarins
Il arrête sa course folle,
Baignant d'âcres parfums marins
Les pieds bronzés de la créole.

A l'ombre du bois odorant
Plein de bruits et de frais murmures,
Elle étend son corps enivrant
Sur un lit de jeunes ramures ;
Livrant sa brune nudité
Aux baisers brûlants de la brise,
Son sein, découvert à moitié,
De frissons amoureux s'irise.

A terre traînent, ruisselants,
Ses cheveux que l'amour dénoue,
Et sa paupière aux cils tremblants
Allonge une ombre sur sa joue.
Sa lèvre a cet humide éclat
De la fleur à peine arrosée,
Et ce fin duvet délicat
De la pêche après la rosée.

La moiteur du corps languissant
Trahit le rêve qui l'opresse,
Et de son doux sein frémissant
S'exhale un long soupir d'ivresse.
Sur la rive que bat la mer,
Auprès de la créole brune,
Un fauve roux et gris de fer
Est immobile sur la dune.





SOUS BOIS

À CHARLES GAVIN

MUSE, allons aujourd'hui rêver dans les grands bois
Et chercher vagabonds l'âme triste et sonore
Comme un écho plaintif, que l'on entend parfois
Dans les bas-fonds herbeux au lever de l'aurore ;

Muse, allons écouter le soupir douloureux
Qui se traîne et gémit dans le creux des ravines ;
Errons par les taillis et les sentiers ombreux
Pour rafraîchir nos fronts aux fontaines divines.

Si tu veux, laissons là les bouquins radoteurs
Et des rayons poudreux les abris tutélaires,
Allons dans les forêts respirer les senteurs,
Les aromes puissants des arbres séculaires.

Car nous aimons tous deux les multiples sanglots,
La brume floconneuse et les vagues murmures
Du lac bleu qui frémit à l'ombre des flots
Où chante un rossignol au sommet des ramures ;

Dans les treillages verts les chansons des oiseaux,
Des moineaux querelleurs les bruyantes batailles,
Et les longs peupliers au clair miroir des eaux,
Et par les foins coupés, au loin, la voix des cailles.

Nous resterons longtemps sur les chemins perdus,
Dans les buissons épais ou les blondes clairières;
Sur les tapis de mousse et d'herbes étendus,
Nous verrons cheminer les petites rivières.

Sous les dômes feuillus où les vents endormeurs
Promènent éperdus leur langoureuse haleine,
Nous pourrons écouter les profondes rumeurs
Qui mugissent au loin aux abords de la plaine.

Au-dessus de l'étang et parmi les ajoncs
Où le crapaud bâtit de fantasques demeures,
Les mouches d'or dansant dans les fauves rayons
Charmeront nos regards pendant de longues heures.

Au penchant des coteaux où la vigne sourit,
Le pampre étale au jour ses feuilles d'émeraude;
Sur la verte colline où la fraise mûrit
Nous cueillerons des fleurs et des fruits en maraude.

Mais lorsque le soleil rougira le couchant
Et dardera sa flèche au travers du feuillage,
Nous viendrons à pas lents, pensifs, le long d'un champ
Où les arbres géants allongent leur ombrage.

La nuit, voile sonore ainsi que le cristal,
Fraîche, ira sous le bois qu'une ombre épaisse inonde;
La lune émergera du bord oriental,
Eclairant ton front pâle, ô Muse vagabonde!

Alors tu chanteras en vers sonnant l'airain
L'impassible Nature et ses tableaux sublimes,
Et tu dérouleras le rythme souverain,
La cadence superbe et les fécondes rimes.

Je serai dans le rêve enfin enseveli,
Bercé par ton poème, indicible dictame :
Le calme enveloppant, la fraîcheur et l'oubli,
Dans la profonde paix, reposeront mon âme.

1890.





LE VIEUX CHÊNE

DE GHERGANI

À M-me la Princesse ION GHICA

CONTEMPLATEUR muet des espoirs décevants
Dont la suite d'anneaux implacable s'enchaîne,
O frère chargé d'âge et sur qui se déchaîne
L'orage protecteur de la foudre et des vents,

Fidèle ami, gardien des souvenirs mouvants,
Et dont l'ombre s'étend sur la maison prochaine,
Compagnon de douleur, inébranlable chêne
Qui regardes passer le flot lourd des vivants,

Je te salue, ancêtre immobile en ta force,
Car ton corps vénérable, enveloppé d'écorce,
Avec sa cime altière et ses longs bras noueux,

Plutôt que de faiblir en son cœur héroïque,
N'a jamais su plier dans son orgueil stoïque,
Préférant voir couler son grand tronc vigoureux.

1890.



BRUMES ET PLUIES



LE VŒU SUPRÊME

Il est au fond des bois un lieu dont nul n'approche,
Excepté les oiseaux qui s'y tiennent blottis ;
Et l'eau vive qui coule au travers de la roche
Y fait tinter toujours son charmant cliquetis,
Pareil au bruit léger d'un amoureux reproche.

Au lever du matin un rayon fureteur
Se faufile, discret, allant de branche en branche,
Éclairant les recoins parfumés de senteur,
Mettant aux verts taillis sa teinte claire et franche
Ou baisant le cristal du ruisseau caqueteur.

Mais au déclin du jour, quand le brun crépuscule
Frissonne vaguement à la fraîcheur du soir,
Dans l'air lourd de chaleur le vent rôde et circule ;
Les cerfs au front fourni, bramant, à l'abreuvoir
Vont se désaltérer au pied du monticule.

S'élevant des coteaux et des bois onduleux,
Mélant sa voix profonde au murmure des cimes,
Une immense harmonie aux cieus calmes et bleus
Vole large et sereine en beaux rythmes sublimes,
Dans le bruissement des arbres musculeux.

Las de poursuivre en vain d'impossibles chimères,
Las de combattre encore ou de toujours souffrir,
Dédaigneux de ce monde aux plaisirs éphémères,
En ce lieu retiré je demande à mourir,
Désabusé plus tôt des voluptés amères.

1887.





IMPROMPTU

TOUT vient, tout passe,
La fleur, le vent,
Le flot mouvant,
Souvent sans trace.
Un souvenir,
Parfois, dans l'ombre,
Dans la nuit sombre,
Semble gémir,
Une harmonie,
Un air divin;
Et tout s'oublie...
Jusqu'à demain!

x888





MARBRE NOIR

À PIERRE DELIN

*— La meule de la douleur
ne brise pas notre esprit; elle
l'aigüise et lui donne le tran-
chant du sarcasme.*

(Proverbe arabe).

JE refoule par la pensée,
Les sanglots torturants du cœur;
Mon âme, inquiète et lassée,
Rêve dans l'infini vainqueur.

En rythmes pleins de nonchalance
Je sculpte mes chagrins secrets;
Je cisèle dans le silence
Des vers saignant de longs regrets.

Je fonds mon amour et ma haine
Au dur creuset des rimes d'or;
Ah! dans l'inférieure géhenne
Je souffrirai longtemps encor;

Mais je taille ma strophe roide
Au ciseau du spleen dévorant,
Et mon esprit dans la nuit froide
Entend un refrain murmurant.

Couvert du marteau fatidique,
Mon vers moqueur, maudit de Dieu,
Comme un lambrequin héraldique
Se tord en spirales de feu.

O cœur, tu ne saurais plus vivre,
Tes battements sont révolus ;
Mais le long oubli nous délivre
Et console de n'être plus.

Cœur noirci comme un vieux tronc d'arbre,
Sous le poids cuisant du chagrin,
Je t'enferme, ô dur bloc de marbre,
Dans un rouge et sanglant écrin !

1888.





SONNET

POURQUOI donc ces regards émus et rougissants ?
Fuis ! l'amour est trompeur et le livre seul dure.
Un rayon de soleil glissant sur la verdure
Me réjouit bien plus que tes bras caressants.

A quoi bon cette mine et ces tendres accents ?
Du baiser le plus doux je crains trop la morsure ;
Dans mes poudreux bouquins j'évite la blessure
Que font tes yeux en pleurs et tes airs pâlissants.

Car au sein du silence et du matin austère
Je veux seul achever mon travail solitaire ;
La pensée est plus vaste et marche sans détour,

Et le style est plus pur et plus clair et plus large,
Tandis qu'un vent léger maraudant alentour
Soulève doucement le feuillet à la marge.

1888.





SPLEEN

A EDGARD TH. ASLAN

De todo nada, de todos nadie.
Calderon.

LES jours sont longs, les nuits sont brèves ;
Le cœur meurtri par le remord,
Nous souffrons sans repos ni trêves,
En espérant un meilleur sort ;

Lentement, comme l'eau du fleuve
Qui ronge implacable le bord,
L'amer dégoût qui nous abreuve
Sans cesse nous mine et nous mord.

La peur de l'oubli dans l'âme,
On veut la gloire pour support,
Pour graver son nom, sur la lame
Du néant, ce suprême effort !

1889.





A MOI-MÊME

*Denk ich bin ein Mensch gewesen,
Und das heisst ein Kämpfer sein.*

Goethe.

A l'or des compromis et des concessions
Apprends à préférer une hautaine misère;
Aime de la tristesse égrèner le rosaire
Plutôt que d'un plaisir plein de déceptions.

Sur ta lèvre muette un dédaigneux silence
Doit cacher la pitié de l'âme ou sa rancœur,
Et malgré le tourment qui déchire ton cœur,
Donner à ton visage un masque d'indolence.

Où va le vent qui passe ou le reflet qui fuit?
C'est la mort de demain, le rêve d'aujourd'hui
Effaçant de ton pas l'empreinte sur le sable.

Ne courbe pas la tête, espère! car l'espoir
Est l'éternel oubli, la source intarissable
Vivifiant l'univers de l'aube jusqu'au soir.

1889.





LA FIN DE L'HOMME

À TITUS ROMANO

*Ἐπάμεροί τι δὲ τις; τι δ'οὔτις;
Σκιάς ὄναρ ἄνθρωπος.*

Pindare.

CHAQUE jour au suivant implacable s'enchaîne
En enlevant au cœur un horrible lambeau,
Et le temps nous amène aux portes du tombeau,
Forçats de l'existence et rivés à la chaîne;

Alors l'oubli vorace aussitôt se déchaîne,
Etendant sur les morts ses ailes de corbeau;
Dans cette froide nuit jamais aucun flambeau
N'éclaire le travail des vers que rien ne gêne.

Une fois disparu du nombre des vivants,
Atome ou grain de sable emporté par les vents,
Poussière que la pluie arrose de ses larmes,

Ce vil amas de chair que torturait l'effort,
Et que troublaient l'amour, le spleen et les alarmes,
Pourrit dans le silence et la paix de la mort!





LAMENTO

À EDGARD TH. ASLAN

*De las cosas mas seguras
La mas segura es dudar.*
(Dicton Espagnol).

LE flot lent vient battre la grève,
En murmurant;
Je me laisse aller à mon rêve,
Bercé par le vent odorant
Et par le bruit doux et mourant
Du flot qui vient battre la grève,
En murmurant.

Devant moi, l'immensité brune
Où rien ne luit,
Pas même un blanc rayon de lune
Glissant sur la vague sans bruit.
Je suis seul, perdu dans la nuit;
Devant moi, l'immensité brune
Où rien ne luit.

Je songe aux longues espérances
Aux vains efforts,
Faits pour oublier mes souffrances;
Je rêve au silence des morts,
Aux plaisirs suivis de remords;
Je songe aux longues espérances,
Aux vains efforts.

Je vois l'avenir aussi morne
Que le passé;
Ah! le doute est un mal sans borne
Et de souffrir je suis lassé;
Je sens que mon cœur est glacé;
Je voir l'avenir aussi morne
Que le passé.

Je suis une épave inutile,
Jouet du vent.
Je voulais pouvoir être utile,
Je sentais le flot mouvant
De l'espoir dans mon cœur grondant;
Je suis une épave inutile,
Jouet du vent.

Ah! j'ai courbé dans la prière
Mon vain orgueil!
Avec mon âme tout entière
J'ai de la foi baisé le seuil,
Pour chasser de mon cœur le deuil
Ah! j'ai courbé dans la prière
Mon vain orgueil!

Je me vois seul, avec mon doute,
Abandonné.
Dans le lointain sombre, j'écoute
Si quelque chose a frissonné,
Si quelque pleur est egrené.
Je me sois seul, avec mon doute,
Abandonné.

Nature impassible et muette,
Tombeau profond,
Aux accents vibrants du poète,
De ton sein puissant et fécond,
Aucune voix ne répond,
Nature impassible et muette,
Tombeau profond !

1889.





INSOMNIE

À GEORGE STERIAN

VIENS, ô nuit, prends-moi, sombre nuit,
Donne à mon triste cœur le repos salulaire,
Le repos si doux qui me fuit,
La paix dont a besoin mon âme solitaire.

Tourne vers moi ton œil profond
Et me verse l'oubli des lamentables heures,
Sur ton sein, appuyant mon front,
A l'abri passager des doutes et des leurres.

Pose le baiser du sommeil,
Baiser silencieux, sur ma lèvre lassée
De la brûlure du soleil,
Et que tu peux calmer de ta bouche glacée.

Berce le rêve évocateur
Des musiques sans fin aux douceurs idéales,
O nuit, baume consolateur,
Qui scandes dans l'éther les houles sidérales.

1889.





STANCES

AU COLONEL G.

Ὅν οἱ θεοὶ φιλοῦσιν ἀποθνήσκου νέος.
Ménandre.

LA feuille que le vent n'a pas encor brunie,
Par le coteau dévale au sable du chemin,
Mirant dans le lac bleu sa langueur infinie
Sans pouvoir espérer de meilleur lendemain.

Parfois le voyageur qui parcourt la vallée
La frôle et la meurtrit, sans entendre gémir
Dans le chaud crépuscule une âme désolée.
Pauvre feuille des bois qu'avril a vu jaunir !

L'impitoyable mort, dans son ardeur vorace,
Ainsi raie à jamais du plus cruel des traits
Un pauvre et doux enfant, et n'en laisse de trace
Qu'un souvenir pieux et de tristes regrets.

Je me prends à songer aux aurores si brèves
Où votre bel enfant pouvait jouer encor,
A ses longs cris joyeux, aux chansons de ses rêves,
A l'avenir fauché dès son premier essor.

Te fallait-il, ô mort, cette douce victime,
Et ce regard candide et cet être innocent ?
N'avais-tu pas pitié de cette feuille infime,
De cet enfant si pur et de son jeune accent ?

1889.





LES HIRONDELLES

À CHARLES CAVIN

Rondinella pellegrina
Che ti posi in sul verone,
Rincantando ogni mattina
Quella strbile canzone,
Che vuoi dirmi in tua favella,
Pellegrina rondinella ?
(Vieille chanson lombarde).

AH! dites-nous, fidèles voyageuses,
Vous qui traversez les mers orageuses
Et les bois désolés,
Ailleurs a-t-on les espoirs éphémères,
Les doutes et les leurres, les chimères,
Les rêves étoilés ?

Ah! dites-nous, oiseaux charmants et frères
Qui par les flots allez battant des ailes
Eperdus et tremblants,
Ailleurs est-il aussi des clairs de lune
Et des baisers au sein de la nuit brune
Et des aveux troublants ?

Ah ! dites-nous, hirondelles légères,
Qui buvez la rosée, ô messagères,
 Au calice des fleurs,
Ailleurs est-il d'aussi tristes souffrances,
Sous d'autres cieux tant de désespérances,
 D'aussi mornes douleurs ?

Ah ! dites-nous, amantes des nuées,
Que bercent les houles illuminées
 A l'ombre des flots
Si l'on entend quand se lève l'aurore,
Aussi là, retentir, l'écho sonore,
 Le bruit vain des sanglots ?

Ah ! dites-nous, âmes silencieuses,
Est-il parmi les terres spacieuses,
 Le long des mers, un port,
Où règne la paix profonde de l'ombre,
Le calme et le repos de la nuit sombre
 Que nous donne la mort ?

1890





EN MER

À CHARLES CAVIN

*Pobre barquilla mia
Entre penascos rota,
Sin velas desvelada,
Y entre las olas sola.*
Lope de Vega.

A U loin la voix brève,
La mer, vers la grève,
Le flot !
Ici, la nuit sombre,
La plainte dans l'ombre,
Sanglot !

Plus loin, l'écumoire,
Sinistre grimoire,
Rugit ;
Partout le vent pleure,
L'eau, morne demeure,
Mugit.

Furie et tempête,
La vague est en fête,
Rumeurs !
L'éclair étincelle,
La barque chancelle,
Clameurs !

Puis l'océan roule
Son immense houle
Au port,
Traînant au rivage,
Lugubre ravage,
La mort !

1890.





MÉLANCHOLIA

À PIERRE DELIN

*Ich weiss nicht was soll es bedeuten
Dass ich so traurig bin.*

Heine.

JE ne sais ce que veut dire
La tristesse qui me prend ;
Je me plais à tout maudire,
A tout je suis indifférent.

Rien ne vient qui me console
Ou m'apporte le repos ;
Pour un rien je me désole
Et je raille à tout propos.

De mon cœur, pleins d'amertumes,
Les désirs s'en vont déçus ;
Seuls, diront mes vers posthumes
Les espoirs que j'ai conçus.

Car je garde pour moi-même
Les souffrances de mon cœur,
Jusqu'à quand l'heure suprême
Sonnera le glas moqueur.

Et je veux en pénitence
De l'amour qu'on m'a donné,
Pour finir mon existence
Commencer un train damné.

Je vais faire des voyages
Sans jamais les arrêter;
Nulle part de mes passages
Le soupçon ne doit rester.

Par les monts et par le sable,
Par la mer aux flots mouvants,
Je veux être insaisissable
Et libre comme les vents.

Mon esprit de par le monde
Se verra toujours banni,
Et mon âme vagabonde
Rêvera dans l'infini.

Quand la mort sur ma paupière
Descendra, souffle discret,
Qu'une simple croix de pierre
Soit le lieu de mon arrêt!





DÉSIRS POSTHUMES

À CHARLES CAVIN

*A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.*

Alfred de Vigny.

DANS la forêt, sous le feuillage,
Vous creuserez mon noir tombeau,
Au chant des oiseaux du treillage,
Au grand soleil, et sans flambeau.

Surtout, mettez moi loin du monde
Qui me fut toujours si cruel ;
Laissez que ma poussière immonde
Gémisse au vent perpétuel.

J'avais pour lot la solitude
Et la misère pour tout sort ;
Mais que du moins la quiétude
Soit mon partage dans la mort.

Que rien ne dise ma souffrance
Ni pourquoi j'ai toujours pleuré,
Mais que la paix de l'ignorance
Couvre l'écho désespéré.

Et sur ma tombe aucune larme,
Aux alentours aucune voix ;
Car je serai libre d'alarme :
J'aurai le silence et la croix.

1890.





COULEURS ET PARFUMS



THEO

À ALEXANDRE A. BALÛ.

— *Sculpte, lime, cisèle :*
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant.

Th. Gautier.

IL est un écrivain, un esprit délicat
Dont l'oeuvre éblouissant est peint de couleurs rares
Ennemi déclaré des philistins barbares,
De tout savant rimeur sa plume est l'avocat.

Mosaïque splendide, incroyable d'éclat,
Qu'il parsème avec soin d'émaux ou de carrares,
Son vers harmonieux a le son des guitares,
Sa prose, la saveur du frais raisin muscat!

C'est Gautier, l'impeccable et fougueux romantique,
Le divin joaillier, l'amant de l'art plastique;
La nuance a serti son style oriental,

La pensée, superbe en son puissant domaine,
Pétrit sa langue claire ainsi que le cristal,
Damasquinant la rime étrange et surhumaine.

1888.





SONNET

A Madame MARIE M.

PARFOIS ému, plutôt riant, souvent moqueur,
Comme un rêve obsédant, votre profil me liante,
Dans vos yeux lumineux dont l'éclat fauve enchante
Tourbillonne l'énigme attirante du cœur ;

Vos cheveux blondissants, à tout pinceau rebelles,
Sur la nacre du front allument leurs frissons ;
Mais votre bouche, essaim murmurant de chansons,
Où la grâce a moulé ses splendeurs éternelles,

Garde avec un sourire éperdûment voilé,
Une énigme troublante aux coins clos de vos lèvres,
Quel art pourrait dépeindre en ses sublimes fièvres

Votre profil offert au pinceau désolé
Et mêler l'idéal aux réalités vaines
Et la sève du cœur avec le sang des veines ?

1889.





LES BIJOUX

LES uns, muets, dardant de leur lit de velours
L'Impatient éclair de leur âme brûlante ;
Sur la table traînant leur paresse opulente,
D'autres, hors de l'écrin, silencieux et lourds :

Le brillant solitaire allumant la monture,
L'émeraude qui mord le bracelet jaloux,
La bague où le saphir met son regard plus doux,
Les coraux enchassés d'une antique ceinture,

Et des broches d'argent et des agrafes d'or,
Le rubis, le topaze et bien d'autres encor,
La superbe rivière hautaine qui déferle

Et l'opale magique à l'étrange reflet,
Mais sur un col flexible et plus blanc que le lait
Le collier délicat où s'égrène la perle.





CHANSON PERSANE

À GEORGE STERIAN

SUR la blancheur neigeuse et tiède de mes seins
Repose ton front lourd que ma bouche incendie ;
Réchauffe, ô cavalier, de baisers par essaims
La pulpe savoureuse et la chair rebondie
De leurs boutons de rose à la forme arrondie ;
Berce tes songes d'or sur leurs moelleux coussins,
Rallume dans mes flancs la caresse engourdie,
Sur la blancheur neigeuse et tiède de mes seins.

Sur la rougeur ardente, humide de mes lèvres
Cherche les voluptés des baisers enivrants ;
Sur leurs contours très-purs et dignes des orfèvres
Les roses d'Ispahan aux carmins odorants
Ont mis les feux jaloux des soleils attirants ;
Prodigue dans mon corps les dévorantes fièvres,
Chante la folle orgie en mes bras conquérants,
Sur la rougeur ardente, humide de mes lèvres.

Sur l'abîme de jais de mes yeux étoilés
Oublie pour toujours la voix d'une autre femme ;
Bois l'arome puissant des cheveux ondulés,
Absorbe ton amour dans mes regards de flamme ;
L'éclair de leurs rayons plus tranchant qu'une lame
Pénètre d'un trait sûr aux cœurs qu'il a brûlés ;
Repose, ô cavalier, auprès de moi ton âme,
Sur l'abîme de jais de mes yeux étoilés.

1890.





L'EVENTAIL

A ALEXANDRE ION GHICA

QUI dira les secrets pleurant sous les dentelles
Dont l'haleine rapide ou le battement doux
Pénètre dans notre âme et rend le cœur jaloux,
La menace éclatant dans les fauves prunelles ?

Souignant de leurs feux la joie ou le regret
O les regards brûlants de fièvres innommées !
O les baisers voilés des lèvres parfumées,
Quand un coup sur les doigts ne punit l'indiscret !

Sur l'ivoire ou l'écaille un vers plein d'anémie,
Des oiseaux et des fleurs colorant le satin
Qui dira la chanson dans la moire endormie

La colère et la haine ou l'aveu libertin ?
Qui dira le sourire ou les appels suprêmes,
D'un souffle d'éventail les multiples poèmes ?

1890.





LE CLAVIER DE PARFUMS

À M^{me} HÉLÈNE T.

EGREANT les sons purs des musiques divines,
La brise, s'élevant du vallon embrumé,
Effleure en soupirant le clavier parfumé
Des parterres de fleurs émaillant les collines ;

L'immortelle et l'œillet, la lavande et le thym,
Le fenouil, le genêt, l'iris et la verveine
Mêlent dans ce concert leur enivrante haleine
Et leur âme suave au souffle du matin ;

Mais la gamme ascendante aux sons aromatiques
Déroule au vent des mers ses notes mélodiques ;
L'odorante chanson, à la brume du soir,

Scandant ses rythmes doux, du sein de la vallée
Remonte vers le ciel par la terre exhalée,
Comme du fond sacré d'un sonore encensoir.

1890.





FRUTTI DI MARE

À Mr. EUGÈNE VOÏNESCO

LE travail incessant dont la mer a coutume,
L'estival océan aux souffles vigoureux,
Nous donnent le corail et les fruits savoureux,
Avec ses flots changeants, saturés de bitume ;

Par son écume blanche ou son humide azur,
Avec sa vague verte, avec sa lame vive,
Il cisèle au soleil la perle qu'il avive
Dans un écrin de nacre aromatique et pur,

Le coquillage exquis et la conque sonore,
L'anémone et l'oursin que l'eau baise et colore,
Dans le golfe d'argent les sables fins et lourds,

Le rouge saxifrage aux fissures des roches,
Et dans l'immense abîme aux caressants reproches
Il s'amuse à broder des fleurs sur du velours.

1890.





AQUARELLE

À MR. EUGÈNE VOINESCO

A U premier plan, la mer déferle
Sur les galets polis et ronds,
Et dans la nacre où dort la perle
Met ses baisers bleus et féconds;
Plus loin, blanchit l'écume fraîche
Sur les flots verts et ondulés,
Et le soleil darde sa flèche
Sur une lame aux bords ourlés;
La vague espace, murmurante,
Sa turquoise pâle et mourante;
Une ligne d'humide azur
A l'horizon perd sa traînée;
Sur le ciel bleu d'un ton très-pur
Fuit une voile illuminée;
Au large, encor, des vols d'oiseaux
Et d'un vapeur l'haleine grise,
La transparence qui s'irise
Et des reflets au fond des eaux.

1890





LE LYS

A GEORGES A. STURDZA

Flos angelorum.

LE lys a l'éclat pur des muettes grandeurs
Et la grâce biblique éclairant l'Évangile ;
Il a la majesté de sa tige fragile
Et sa corolle blanche aux célestes candeurs ;

C'était la fleur très-douce aux suaves odeurs
Des jardins de Sârons, et si chère à Virgile ;
Il parfumait l'autel près des lampes d'argile
Et mêlait son arôme aux mystiques ardeurs ;

C'est la fleur délicate, emblème des archanges
Qui chantent dans le ciel les divines louanges ;
Auprès d'une Madone ou par de verts gazons,

Il sème les tableaux des peintres de Florence,
Sur les fonds obscurcis mettant sa transparence,
Et sa pointe trilobe à l'azur des blasons.

1890.





POÈMES DÉCADENTS



RÊVES

À CHARLES CAVIN

*«L'anima amante si slancia fuori
«del creato, e si crea nell' infinito un
«mondo tutto per essa diverso assai da
«questo oscuro e pauroso baratro».*

Emilia Viviani,

épigraphe de l'Epipsychidion de Shelley

I

ALLUMANT le ciel clair qui flamboie et ruisselle
Le soleil disparaît dans la pourpre du soir,
Tandis qu'à l'Orient où la perle étincelle
La lampe de la nuit monte, pâle ostensor.

Le soleil disparaît dans la pourpre du soir,
La brume lumineuse en flocons s'évapore ;
La lampe de la nuit monte, pâle ostensor,
Monde morne et muet, sans couchant, sans aurore ;

La brume lumineuse en flocons s'évapore
Et un souffle furtif agite le bouleau ;
Monde morne et muet, sans couchant, sans aurore,
La lune se reflète au pâle azur de l'eau ;

Et un souffle furtif agite le bouleau
Dans la paix du silence immobile et splendide ;
La lune se reflète au pâle azur de l'eau
Dans l'étincellement de la neige limpide.

Dans la paix du silence immobile et splendide
Les effluves du sol s'exhalent sans soupir ;
Dans l'étincellement de la neige limpide
La lune se balance et paraît s'assoupir.

Les effluves du sol s'exhalent sans soupir
Le long des antres noirs, des ravins emplis d'ombre
La lune se balance et paraît s'assoupir
En un rêve éternel où tout est froid et sombre.

Le long des antres noirs, des ravins emplis d'ombre
Il ne glisse qu'un vol d'hiboux silencieux ;
En un rêve éternel où tout est froid et sombre
Parfois l'esprit s'endort loin des jours soucieux.

Il ne glisse qu'un vol d'hiboux silencieux ;
Le sommet des monts bleus s'illumine et scintille ;
Parfois l'esprit s'endort loin des jours soucieux
Du monde périssable où rien d'aïlé ne brille.

Le sommet des monts bleus s'illumine et scintille,
Un rayon nouveau vibre aux champs de l'infini;
Du monde périssable où rien d'ailé ne brille
L'importun souvenir est à jamais banni.

Un rayon nouveau vibre aux champs de l'infini,
La lune à l'occident s'enfonce ensevelie;
L'importun souvenir est à jamais banni,
Et l'âme se contemple et soi-même s'oublie.

La lune à l'occident s'enfonce ensevelie,
Un murmure indécis frôle les bois neigeux,
Et l'âme se contemple et soi-même s'oublie
Sur la houle pensive et les flots orageux.

Un murmure indécis frôle les bois neigeux,
Un arôme subtil, parfumé, les effleure;
Sur la houle pensive et les flots orageux
La souffrance se berce, oublieuse de l'heure.

Un arôme subtil, parfumé, les effleure;
L'esprit rêve charmé, dans le sommeil divin;
La souffrance se berce oublieuse de l'heure,
La pensée s'élançe aux horizons sans fin.

L'esprit rêve, charmé, dans le sommeil divin,
L'âme vole au delà de la prison charnelle;
La pensée s'élançe aux horizons sans fin
Allumant au ciel clair une flamme éternelle.

II

L'âme vole au delà de la prison charnelle,
Dans la splendide paix du calme rayonnant.
Allumant au ciel clair une flamme éternelle,
Une molle vapeur s'en va, tourbillonnant.

Dans la splendide paix du calme rayonnant
Elle monte au travers de l'espace sans borne ;
Une molle vapeur s'en va, tourbillonnant,
L'or fluide jaillit de l'air que rien ne borne.

Elle monte au travers de l'espace sans borne
Dans un berceement doux, lent et délicieux,
L'or fluide jaillit de l'air que rien ne borne,
La lumière ineffable enveloppe les cieux.

Dans un berceement doux, lent et délicieux,
Elle se sent aller vers des mondes sans rives.
La lumière ineffable enveloppe les cieux,
Monte, s'épanouit, ruisselle en gerbes vives.

Elle se sent aller vers des mondes sans rives
Où la clarté première emplît l'air tiède et pur ;
Monte, et t'épanouis, ruisselle en gerbes vives,
O murmure infini, soupir baignant l'azur.

Où la clarté première emplît l'air tiède et pur,
Un arôme impalpable émane diaphane ;
O murmure infini, soupir baignant l'azur,
Exhalé par la fleur qui jamais ne se fane !

Un arôme impalpable émane diaphane
De la rose céleste où sourit la Beauté ;
Exhalé par la fleur qui jamais ne se fane
L'amour absorbe l'âme en ce monde enchanté.

De la rose céleste où sourit la Beauté,
La musique divine, éternelle, s'épanche.
L'amour absorbe l'âme en ce monde enchanté,
Dans le blanc paradis immortellement blanche ;

La musique divine, éternelle, s'épanche ;
Elle emplit l'Univers de son rythme d'argent ;
Dans le blanc paradis immortellement blanche,
La justice éblouit, vive d'un feu changeant.

Elle emplit l'Univers de son rythme d'argent,
De larmes arrosée elle baigne les mondes ;
La justice éblouit, vive d'un feu changeant ;
Sa splendeur envahit les ténèbres profondes.

De larmes arrosée elle baigne les mondes
Et monte dans la paix de son éternité ;
Sa splendeur envahit les ténèbres profondes,
Elle pardonne au nom de l'unique Equité.

Remonte dans la paix de ton éternité,
O musique céleste inconnue à la terre.
Elle pardonne au nom de l'unique Equité,
La justice divine est immense et austère.

O musique céleste inconnue à la terre,
Berce encore le songe ineffable qui fuit ;
La justice divine est immense et austère,
Mais l'esprit se tourmente au milieu de la nuit.

Berce encore le songe ineffable qui fuit ;
Le réveil va chasser la lumière immortelle ;
Mais l'esprit se tourmente au milieu de la nuit
Et l'âme se reserre en sa prison mortelle.

III

Le réveil va chasser la lumière immortelle ;
Une brise légère annonce le matin ;
Et l'âme se reserre en sa prison mortelle,
Le mirage doré s'est à jamais éteint.

Une brise légère annonce le matin ;
Dans le ciel opalin l'aube argente les cimes,
Le mirage doré s'est à jamais éteint,
Et le cortège a fui des chimères sublimes.

Dans le ciel opalin l'aube argente les cimes,
A l'Orient du monde une lueur s'épand ;
Et le cortège a fui des chimères sublimes ;
Dans l'esprit désolé le regret se répand.

A l'Orient du monde une lueur s'épand,
La brume bleuâtre erre aux pentes des ravines ;
Dans l'esprit désolé le regret se répand
Du paradis éteint et des clartés divines.

La brume bleuâtre erre aux pentes des ravines,
Et la rose nuée, éveille la forêt ;
Du paradis éteint et des clartés divines
Le souvenir bientôt s'enfonce et disparaît.

Et la rose nuée éveille la forêt ;
La neige resplendit des feux doux de l'aurore ;
Le souvenir bientôt s'enfonce et disparaît
Comme un vol transparent d'atomes s'évapore.

La neige resplendit des feux doux de l'aurore ;
Heureux qui dans la mort se trouve enseveli !
Comme un vol transparent d'atomes s'évapore,
Le bonheur s'est enfui dans l'ombre de l'oubli.

Heureux qui dans la mort se trouve enseveli,
Heureux celui qui dort sous le blême suaire !
Le bonheur s'est enfui dans l'ombre de l'oubli
Et le passé confus est comme un ossuaire.

Heureux celui qui dort sous le blême suaire !
Jamais il n'est troublé par les cris des vivants,
Et le passé confus est comme un ossuaire ;
Toute trace se perd sur les sables mouvants.

Jamais il n'est troublé par les cris des vivants ;
Il y est à l'abri de leur haine sauvage ;
Toute trace se perd sur les sables mouvants,
La mer ronge toujours le roc et le rivage.

Il y est à l'abri de leur haine sauvage,
Dans le sommeil sans fin après tant de douleurs ;
La mer ronge toujours le roc et le rivage,
L'eau creuse les rochers sous le poids de ses pleurs.

Dans le sommeil sans fin après tant de douleurs,
Attends encor le jour de l'éternel naufrage ;
L'eau creuse les rochers sous le poids de ses pleurs
Jusqu'au jour bienheureux de ce dernier outrage.

Attends encor le jour de l'éternel naufrage
Des globes fracassés avec leurs océans.
Jusqu'au jour bienheureux de ce dernier outrage,
Dors, au sein de l'oubli des noirs tombeaux béants.

Des globes fracassés avec leurs océans
Il ne restera plus que d'immondes javelles,
Dors, au sein de l'oubli des noirs tombeaux béants :
La Beauté renaîtra sous des formes nouvelles.

1888.





SENSATIONS

À A. G.

AVEC à la paupière un vague battement,
La bouche calcinée en son enivrement,
Une femme au teint pâle, au regard lumineux,

Sait faire savourer au véritable amant
Les mystères du corps parmi l'énervement
Des frissons prolongés, cuisants, vertigineux.

1889.





NOSTALGIE D'AMOUR

- les regards pour moi cruels comme le fer
D'une fine lame acérée,
- leurs douces langueurs, tortures de l'enfer
Dont ruge mon âme ulcérée!

- les aveux pour moi mornes comme l'abîme
Où va s'égarer mon esprit,
- leurs mots si brûlants et pleins de charme intime
Et d'où mon cœur se voit proscrit!

- les baisers pour moi tristes comme la mort
Sur des lèvres pour moi si mornes,
- l'ivresse des nuits qui n'ont point le remord
Du néant si proche et sans bornes!

1890.





PAYSAGE

À MR. SPIRO DENDRINO

*Une aube affaiblie
Verse par les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.*

Paul Verlaine.

ZÉBRANT de reflets d'or le sol bruni d'un champ,
Traîne dans les lointains sur les cimes des arbres
Une fulve lumière, aux rayons du couchant ;
Immobiles et droits, des troncs comme des marbres,

Dénudés et bronzés, aux rameaux résineux.
Mettent sur le ciel pers leur franche découpure ;
Et d'un trait d'ocre jaune une ligne très-pure
Contourne le pied creux des buissons épineux ;

Plus près, luit une mare aux teintes infertiles,
Avec des grouillements et des roseaux vermeils :
Mon cœur est vagissant de chimères subtiles,
D'une aurore brumeuse et de pâles soleils.





MADRIGAL MÉCHANT

A H. B.

J' AIME ta pâleur séductrice,
La nacre de ta chair que rosit le carmin,
Ta lèvre fraîche et tentatrice,

Et tes yeux fiers d'impératrice
Et ton oreille rose où fleurit un jasmin ;
J'aime ta pâleur séductrice :

Un jour, hélas ! ta peau sera du parchemin !

1890.





VILLANELLES

À JULES BRUN

I

J'AI la souvenance lointaine,
Dans les vieux âges écoulés,
D'un prime cœur, d'une âme hautaine ;

D'une âme forte, puritaine,
Bravant les dangers signalés,
J'ai la souvenance lointaine ;

O ma dague de capitaine
Faisant les rêves étoilés
D'un prime cœur, d'une âme hautaine !

Et ma bouche clame incertaine
Et mes yeux de voir sont voilés !
J'ai la souvenance lointaine
D'un prime cœur, d'une âme hautaine.

II

Où sont les âges fabuleux,
Les récits des vieilles annales
Et les contes miraculeux ?

Mais dans mon crâne nébuleux
Suintent les brumes automnales ;
Où sont les âges fabuleux,

Les fiers destriers musculeux,
Les damoiselles virginales
Et les contes miraculeux ?

Maintenant mon esprit frileux
Recherche les causes finales ;
Où sont les âges fabuleux
Et les contes miraculeux ?

III

Mieux les credos où l'alme aurore
Allumant les fulves soleils,
Chante la joie qui s'ignore ;

Que le grimoire où s'élabore
La science et ses appareils
Mieux les credos où l'alme aurore

Fratchit les lys et les odore ;
La foi pure aux naïfs réveils
Chante la joie qui s'ignore.

En ton âme ne laisse éclore
Le vain doute et ses vains conseils ;
Mieux les credos où l'alme aurore
Chante la joie qui s'ignore !

1890.





SUR UN CHRIST D'ALBERT DÜRER

AU COMTE DE BUISSERET

LAMENTABLE figure aux traits émaciés,
Lèvres où le silence aux douleurs contenues
A mis le blême sceau des affres méconnues,
Veules membres bleuis, de désespoirs striés,

Les pâleurs des mourants et des suppliciés
Amaigrissent vos chairs inertes devenues ;
O mornes yeux latents de pitiés inconnues,
O regards de pardons et d'amour radiés,

Cheveux encerclés d'épine et de blessures,
Livide front pleurant de vives meurtrissures,
De vos afflictions le spectacle muet

Ranime les espoirs dans mon âme incrédule :
Christ de Dürer saignant les larmes du regret,
Arrache de mon cœur le doute qui me brûle !

1890



E P A V E S



CHINOISERIE

A CHARLES GAVIN

LOTI décrit la ville immense
Bien loin, dans l'extrême Orient ;
Au milieu, coquette, s'élançe,
Dans l'air indigo souriant,
La blanche tour de porcelaine
Plaquée de ronds de métal ;
De son sein s'exhale une haleine,
De cynamé, mirrhe et santal.

C'est la pagode aux veines bleues
Tâchées d'or mat ou bruni ;
Elle domine à mille lieues ;
C'est le palais de l'infini.
Autour d'elle, des maisons vertes
Aux toits recourbés en sabots,
S'étaient, leurs faces couvertes,
Comme des protestants dévots.

Des clochettes, aux bouts, sans cesse,
Dans cette fantasque cité,
Tintinabulent avec ivresse
Et provoquent l'hilarité.
La rivière aux tons d'émeraude,
Supporte une jonque en vermeil.
Entre les maisons elle rôde,
Comme un long serpent sans pareil.

Un dragon sculpté la traverse,
Pont contordu, bizarre, ailé.
Mais jamais le vent ne renverse
Ce grand monstre bariolé.
Et dans les rues encombrées,
Se promène un peuple mutin,
Magots aux têtes recourbées,
Au regard oblique et lutin.

Agitant leurs queues brillantes,
Ils ont l'air de gros rats d'émail ;
Ils font des grâces sémillantes,
Très fiers d'un semblable attirail.
Ils murmurent sans cohérence,
Des monosyllabes flatteurs,
Et une grande révérence
Tient lieu de mots complimenteurs.





LE DISCOURS DU SACHEM

Imité de Longfellow

À CHARLES CAVIN

IMPASSIBLES, les chefs, l'œil mi-clos, et fumant,
S'absorbent, oublieux, en un rêve endormant.
Au milieu des sachems l'ancien, le vénérable,
Aux membres musculeux comme un vieux tronc d'érable,
Se lève, résolu, puis d'une forte voix
Pareille au vent grondeur secouant les grands bois,
Il parle; alors, les chefs, tout à l'heure immobiles,
Se dérident soudain à ses accents mobiles :

« O guerriers rassemblés sous les tentes de peaux !
Avez-vous donc perdu vos armes, vos chevaux ?
Le tomahawk sanglant, à l'arçon de la selle
N'est donc plus arrosé d'un sang noir qui ruiselle,
Et les scalps ennemis, aux poteaux triomphants
Ne pendent plus, leçon vivante à nos enfants ?
Avez-vous oublié des fiers Visages-Pâles
Les forfaits impunis, et les lugubres râles
Des nôtres égorgés au milieu d'un festin ?
Répondez, ô sachems ! À ce triste destin

Vous sommettez-vous donc? Sur vos faces de justes
L'affront restera-t-il? Vos visages augustes
Sont-ils donc à jamais stigmatisés du sceau
Qu'endurerait à peine un immonde pourceau?
Ecoutez-moi, guerriers! En ma jeunesse altière
J'ai vu notre tribu bien plus forte et plus fière.
Aussi petit qu'il fût, jamais aucun affront
Ne laissa subsister sa trace sur son front.
Les tomahawks cruels et les tranchantes haches
Nous vengeaient justement des couards et des lâches.
Mais vous vous endormez dans le pesant sommeil
De la honte subie! Astres, et toi, soleil,
Vous éclairez encor l'épouvantable abîme
Où ce peuple avili se roule et se décime!
Tribu! N'entends-tu pas? Quelle est cette torpeur?
Nation valeureuse es-tu morte de peur?
O chefs, sachez mourir plutôt que d'être esclaves!
Car, le dieu Manitou chérit le cœur des braves;
Tandis que l'incendie à tous les horizons
Chassera les élans et les fauves bisons,
Vos corps sur la prairie où les hiboux hullulent
Seront en proie aux loups affamés qui pullulent.
Alors le cougar, attiré par l'odeur,
Le vorace corbeau, puis le chacal rôdeur
S'abattront sur le champ du sinistre carnage
Et calmeront leur faim et leur soif et leur rage.
Et l'hyène puante et les chauves vautours
Quitteront les déserts, abris profonds et sourds,
Pour venir dévorer vos mains et vos prunelles.
Vos âmes jouiront des chasses éternelles
Que l'Esprit vous prépare au delà des tombeaux;
Vous goûterez le calme auprès des Grandes Eaux:
Tandis que le ramier sautant de branche en branche,
Egrène son chant clair comme un flot qui s'épanche,

Et qu'au sein du feuillage un bengali siffleur
Agace un perroquet bavard et persifflueur,
Assis contre les troncs géants des sycomores,
Ecoutant les récits des braves Sagamores,
Vous fumerez, rêveurs, le calumet sacré
Dans la béatitude et le temps assuré !»

A la voix du sachem la tribu tout entière
Témoigne par des cris de son ardeur guerrière,
Et un long hurlement salue le vieillard.
Puis, le long de la berge, à travers le brouillard,
Serpents silencieux, parmi les hautes herbes,
Ils glissent lentement, féroces et superbes,
Dans la savane immense, et le poignard aux dents,
Scrutant l'ombre indécise avec des yeux ardents.

1888.





LE NUAGE

Poëme panthéiste

A JOHN FITTS

Der Geist in der Natur.
Goethe.

EPANDU sur les lacs, les plaines, les monts bleus,
Je m'éveille dès l'heure où la nue est d'or pâle,
Et je suspends mon vol sur les bois onduleux,
Quand l'aurore au matin teinte l'ombre d'opale,
Quand l'aube fraîche éveille un rossignol frileux,
Je m'éveille dès l'heure où la nue est d'or pâle,
Epandu sur les lacs, les plaines, les monts bleus.

Flottant au ciel d'été dans la lumière douce,
Je sens le vent joyeux qui berce l'oranger ;
Je vois l'oiseau qui chante au bord du nid de mousse,
Au bord du pré fleuri, le papillon léger,
Et l'eau pure qui bruit sous la bruyère rousse.
Je sens le vent joyeux qui berce l'oranger,
Flottant au ciel d'été dans la lumière douce.

Dans la paix de l'air tiède et pur,
Je plonge dans les doux abîmes.
La lune pend du sombre azur,
Elle argente les hautes cimes
Et pénètre au ravin obscur.
Je plonge dans les doux abîmes,
Dans la paix de l'air tiède et pur.

Les rosiers aux jasmins mêlent leurs frais murmures ;
Rêveur, je me reflète au sombre azur de l'eau.
Tandis que les frelons mordent les figes mûres,
La tourterelle boit dans le cristal du flot,
Et le ramier roucoule au sommet des ramures.
Rêveur, je me reflète au sombre azur de l'eau ;
Les rosiers aux jasmins mêlent leurs frais murmures.

Parfois, je dors aux bras des grands vents déchainés.
Les éclairs tortueux me servent de cortège,
Pendant que les vieux pins gémissent étonnés.
Aux flancs des monts chenus je tamise la neige
Et sur les troncs noircis des arbres décharnés.
Les éclairs tortueux me servent de cortège,
Parfois je dors aux bras des grands vents déchainés.

Sur les houles illuminées,
J'ai suivi les pêcheurs marins ;
Au large en d'immenses traînées,
L'oiseau plongeait aux cieus sereins,
Dépassant en son vol les nuées ;
J'ai suivi les pêcheurs marins
Sur les houles illuminées.

J'ai vu monter au ciel des astres inconnus;
Soleils à jamais morts où le soleil se joue,
Ces globes décharnés vont, stériles et nus,
Ruisselants de rochers et de torrents de boue,
De leur orbite immense à jamais disparus,
Soleils à jamais morts où le soleil se joue;
J'ai vu monter au ciel des astres inconnus.

Toujours j'ai voyagé, toujours impérissable,
Le soir et le matin, à l'aube ou par la nuit.
Quand le vent le voulait, j'allais insaisissable
A travers le silence et à travers le bruit,
Du désert au rivage et des monts jusqu'au sable;
Le soir et le matin, à l'aube ou par la nuit,
Toujours j'ai voyagé, toujours impérissable

Je vais des gorges aux versants
Plus léger qu'un voile de gaze:
Les flots luisent resplendissants
Quand l'incendie au loin embrase
La crête des rocs menaçants;
Plus léger qu'un voile de gaze
Je vais des gorges aux versants.

Au dessus du néant des êtres et des choses,
Je vais comme l'éclair en mon vol emporté,
Je vis et je renais de mes métamorphoses.
Voyageur éternel du monde illimité,
Jamais je ne m'arrête au seuil des temps moroses.
Je vais comme l'éclair en mol vol emporté,
Au dessus du néant des êtres et des choses.

Transmutable vapeur, je vais, tourbillonnant ;
Un amas transparent d'atomes m'élabore ;
Le soleil au travers ondule rayonnant,
Et la lune m'argente et l'aube me colore
Et l'orage en mes plis écume en bouillonnant.
Un amas transparent d'atomes m'élabore,
Transmutable vapeur, je vais, tourbillonnant.

Je vais dans la clarté mouvante,
Je me baigne à l'horizon sans fin.
Matière éternelle et vivante,
Je vais du soir jusqu'au matin,
Haleine houleuse et dissolvante,
Je me baigne à l'horizon sans fin,
Je vais dans la clarté mouvante.

z888.





SONNET

A GEORGES CRETZIANO.

S AISIR à bras le corps la vie aventurière,
La tentante chimère aux yeux pleins de lueurs ;
Fçonner son esprit par d'incessants labeurs
Sans jamais reculer d'un seul pas en arrière ;

Ou même d'un seul bond dépasser la barrière
En couronnant son front de brûlantes sueurs ;
Espérer que la gloire aux magiques splendeurs
Sera la récompense au bout de la carrière,

Et vendre son esprit pour un peu d'idéal ;
Qu'il est triste d'avoir, hypocrite ou loyal,
Au bout de l'entreprise, un outrageant salaire,

Un métal qu'on érige en principe parfait,
Devant lequel on voit l'honneur même se taire :
Et cependant cet or nous permet le bienfait !

1889.





TERZA

À JOHN FITTS

MUSIQUE, rêve, extase, infinis bercements
De l'azur étoilé, dans tes flots l'esprit roule
Et s'endort oublieux des jours et des tourments ;

Magnétique océan dont l'éternelle houle
Scandant les rythmes doux et les calmes accords,
Par les champs de l'éther lentement se déroule,

Tu peuples l'étendue en ses nombreux décors,
Les bois profonds et noirs, les vallons et les cimes,
Et tu fais retentir du son bruyant des cors

La plaine sans limite et les rocs des abîmes,
Et le flot qui murmure et le vent qui gémit
Répètent tes accents merveilleux et sublimes.

A genoux sur la dalle on prie et l'on frémit
Quand ta voix ineffable emplît la nef sonore,
Et dans l'âme la foi profonde s'affermit.

A tes chansons l'amant que la passion dévore
Sent grandir le frisson dont son cœur est blessé ;
Mais la vierge se trouble et son regard implore

Et son sein se soulève et palpite oppressé ;
Et le savant qui cherche à sonder le mystère
De l'obscur avenir ou du fuyant passé,

Celui qui pleure ou rit ou souffre sur la terre,
Et tout dans l'univers écoute tes accents,
Bercé dans l'infini sur l'harmonie austère,

O musique éternelle, à tes accords puissants!

1890.





SONNET DOUBLE

À M-elle Ag. B.

LE port est sculptural et plein de majesté,
Le geste sobre et juste est empreint d'harmonie,
Le regard est puissant, la voix pure, infinie,
Le masque est expressif en sa sérénité ;

Elle dit, et déjà l'éternelle beauté
Du feu sacré de l'art proclame son génie :
Juliette, Rhodope, Esther, Iphigénie
Ont pris le sceau divin de l'immortalité ;

Douce, tendre ou superbe, implacable ou charmante,
Sous mille aspects divers elle rend le malheur,
La vengeance ou l'amour, le rêve ensorceleur,
La haine ou bien l'orgueil, la grandeur véhémence ;

Tantôt c'est Eboli, voluptueuse amante,
Ou Débora clamant sa tragique douleur,
Ou Denise célant son trouble et sa pâleur,
La mourante Amélie, Héro qui se lamente.

Marguerite, Sappho, combien d'autres encor!
Dans son jeu qui la grise, elle donne l'essor
Au rôle qu'elle incarne et le crée admirable,

Receillant des lauriers la brillante moisson:
Le public applaudit, saisi d'un grand frisson,
Agathe Barsesco, l'artiste incomparable.

1890.





DIZAIN

À M.elle Ag. B.

A INSI qu'une déesse, Aphrodite ou Diane
Tu passes, droite et fière, aux yeux du spectateur ;
Du rythme enveloppant le voile diaphane
Cadence ta démarche et ton geste enchanteur ;
Mais tu vis, car l'éclair puissant de ton regard
Trahit le feu sacré, le vrai souci de l'art,
Exprimant la douleur, ou l'amour qui dévore,
Les sanglots, les regrets ou les mots caressants :
Le charme de ton jeu, tes sublimes accents
Ne laisseront jamais de t'écouter encore !

1890.





FENSÉE

L'AMOUR, une apparence attirante et mobile,
La haine, un monstre hideux, repoussant, mais habile ;

Espoir d'un infini qu'on veut durable et sûr,
Rage d'avoir trouvé le rêve d'hier impur ;

D'un paradis trop blanc on fait une géhenne,
Car au fond de l'amour repose un fond de haine.

1890.





SUR UN VIEIL ÉTENDARD

À ALEXANDRE ION GHICA

*Banderas antiguas, tristes,
De victoria un tiempo amadas,
Tremolando estan al viento,
Y lloran aunque no hablan.*

Romancero del Cid.

VIEIL étendard en loque et plein de salissures,
Lambeaux déchiquetés, lamentables tronçons
Où le vent des combats allumait ses frissons,
La balle ses baisers, la dague ses morsures,

Emblème solennel criblé de meurtrissures
Qui jadis recueillait d'héroïques moissons,
Viens flotter à nouveau, déchaîne les rançons,
O bannière saignant de sublimes blessures !

Ta chair palpite encor des antiques splendeurs
Et semble ranimer les défuntes grandeurs.
Ah donne-nous les espoirs, la victoire certaine

Et le courage ardent des braves et des forts ;
Tes tragiques débris réveilleront les morts,
Lamentable étendard empreint de gloire hautaine!

1890.





RÉVOLTE

À Mr. MARIO MANDALARI

I

A VEZ-VOUS entendu, par les monts et le val,
Dans la profonde nuit, le galop d'un cheval
Et le bruit des sabots sur la terre durcie ?

Avez-vous vu courir par la pluie ou le vent,
Sur la plage déserte où le sable est mouvant,
Et la route poudreuse et la plaine roussie,

Un beau coursier sans maître, écumant et sans frein,
Le regard enflammé d'un orgueil souverain
Et la croupe fumante et dévorant l'espace ?

L'avez-vous entendu sous un joug infamant
Jeter dans l'air sonore un long hénissement
Et sa plainte inutile au citadin qui passe ?

L'avez-vous vu plier, par les brûlants midis,
Sous l'âpre et cinglant fouet, ses jarrets engourdis
Et sa tête alanguie en traînant la charrue ?

L'avez-vous vu saignant sous le coup d'éperon,
Lancé dans la bataille aux clameurs du clairon,
Ou promenant l'oisif au Bois et dans la rue ?

II

O puissante pensée, ô sublime raison,
O génie inventif reculant l'horizon,
Imagination qu'attire la lumière,

Force et gloire de l'homme avide de savoir,
S'il vous était permis, un instant, de pouvoir
Penser sans un baillon, agir sans étrivière,

Que ne feriez-vous pas, au lieu du vil labeur
Incessant et funeste, horrible et sans grandeur,
Où l'on use sa force et sa vie et son âme ?

La plainte n'y peut rien, et tout effort est vain,
Qu'on soit ou non artiste, ouvrier, écrivain,
Que l'on soit vertueux, ou bien qu'on soit infâme ;

L'inconnaissable pèse implacable, écrasant,
Sur l'esprit dévoré par la peur du présent ;
L'infini nous domine, impitoyable et sombre,

Et l'inconnu nous ronge, aveugle, sans fléchir.
Quand donc la Liberté viendra-t-elle affranchir
L'humanité du Temps, de l'Espace et du Nombre ?





SONNET

À ALEXANDRE A. BALZ.

*Dans la sérénité
Terrible de la force et de la liberté.*
Leconte de Lisle.

À votre auguste aspect, ô femmes d'Hellénie,
Le coeur se précipite, ardent pour vos beautés,
Peuple marmoréen, antiques déités
Qu'illuminent la grâce et l'exquise harmonie.

Vous demeurez toujours, chefs-d'oeuvre de génie,
Enveloppés d'amour et de sérénités,
Et vous conserverez avec vos majestés
L'auréole éternelle et la gloire infinie.

J'admire de vos corps les robustes grandeurs,
O blanches nudités dont les calmes splendeurs
Scandent la ligne pure aux fières attitudes;

J'aime vos yeux, muets de rêves incompris,
Regardant dedaigneux passer le multitudes,
Le monde vénérant vos sublimes débris.

1890.





SONNET

À GEORGES CBETZIANO

EPUISE dans le rêve où vagit la Chimère
Le trésor des pensers et des éclosions ;
La frénétique orgie et les illusions
Aparent la souffrance et la rancoeur amère ;

Prolonge jusqu'à l'aube, au sein des mornes nuits,
Le labeur acharné des folles décadences ;
Déchaîne la vigueur des robustes cadences
Et des vers savoureux, contempteurs des ennuis ;

Livre au renoncement ta vile chair impure,
Au mal du Nirvâna, rançon de l'âme pure ;
Imprègne d'infini ton être tourmenté :

Puis, le front pâle ceint de lauriers héroïques,
L'esprit trempé sept fois dans les vertus stoïques,
Jette en pâture au monde un cœur enfin dompté !

1890.



TABLE



TABLE

DÉBRIS D'AMOURS

Pantoum	7
Ohanson marine.	11
Sonnet	14
Dizain	15
Saisons	16
Sizain	18
Impromptu de bal.	19
Valse	20
Rêves morts	22
Le coffret	24
Mépris	26
?	28
Guitare	29
Si vous saviez	31
L'Impassible	32
Chanson funèbre.	33
Sizain	34
Amours.	35

SENSATIONS D'ATELIER

Les Lèvres	39
Japonerie	40
Les Yeux	41
Quiétude	42
Très vieux portaits.	43
Les Cheveux.	44
Les Seins	45
Miniatures.	46

FUSAINS ET EAUX-FORTES

Effets de lune	49
Automne	51
Vieux Temps.	54
Les Migrations	56
Femme et Fauve	57
Sous Bois	59
Le vieux chêne de Gherghani.	62

BRUMES ET PLUIES

Le Vœu Suprême	65
Impromptu.	67
Marbre Noir	68
Sonnet	70
Spleen	71
A moi-même	72
La Fin de l'homme	73
Lamento	74
Insomnie	77
Stances	78
Les Hirondelles	80
En mer.	82
Mélancholia	84
Désirs posthumes	86

COULEURS ET PARFUMS

Théo	91
Sonnet	93
Les bijoux	94
Chanson persane	95
L'Eventail	97
Le Clavier de parfums	98
Frutti di mare	99
Aquarelle	100
Le Lys	101

POÈMES DÉCADENTS

Rêves	105
Sensations	113
Nostalgie d'amour	114
Paysage	115
Madrigal méchant	116
Villanelles	117
Sur un Christ d'Albert Dürer	120

EPAVES

Chinoiserie	123
Le Discours du Sachem	125
Le Nuage	128
Sonnet	132
Terza	133
Sonnet double	135
Dizain	137
Pensée	138
Sur un vieil étendard	139
Révolte	141
Sonnet	143
Sonnet	144



Imprimé

pour

I G. HAIMANN

Libraire-Editeur

par

I. V. SOCEC

l'an

MDCCCXCI

